

Résumé en français :

Cet article interroge, à partir d'un terrain réalisé en Turquie, l'expression « langue kurde ». Le terme ne se réfère pas à un objet unique mais désigne plusieurs variétés. La Turquie a toujours, jusqu'à une date récente, nié l'existence de la langue kurde et produit des représentations particulières la turquifiant. Les classifications occidentales signalent, elles, l'existence d'une langue kurde. Très proches mais de familles différentes, on trouve des langues dont les locuteurs se définissent pourtant souvent comme Kurdes. Définitions linguistique et sociale de ce qu'est la « langue kurde » ne coïncident donc pas toujours. La diversité linguistique est importante ; elle est en outre renforcée par l'apparition de mouvements nationalistes et par les tentatives de standardisation qu'ils engagent. L'unification linguistique est un échec : plusieurs standards kurdes apparaissent dans les différents pays où vivent les Kurdes. L'unité linguistique étant souvent perçue comme la garante de l'existence de la nation, le milieu militant kurde adopte alors certaines politiques et certains discours visant à réaliser ou à afficher une plus grande unité linguistique. Enfin, c'est aussi par l'adoption du turc, langue dominante en Turquie, que les Kurdes pratiquent une langue commune.

Abstract :

The aim of this paper is to examine, through a fieldwork in Turkey, the notion of « Kurdish language ». This expression does not refer to a single object but to different varieties. Until a very recent period, Turkey has always negated the existence of an autonomous Kurdish language and has turkified it. Occidental classifications do mention a family of Kurdish language. But Kurds also speak related languages which do not belong to the Kurdish family. Then, linguistic and social definitions of what is the Kurdish language do not always coincide. This diversity of language varieties is reinforced by standardisation processes. Indeed, standardisation process is not centralized, linguistic unification fails and then different Kurdish standard languages appeared. As the national community is often associated with the idea of a common and unique language, Kurdish activists run new policies and discourses aiming at gathering these languages. At last, the idiom of the Kurds is also unified through the adoption of the dominant language, Turkish.

Mots clés :

Langue, kurde, nation, identité, représentations, Turquie

Key words:

Language, Kurdish, Kurds, nation, identity, representations, Turkey.

Introduction

Au cours des premières décennies du XX^e siècle, le mouvement national kurde a tenté de créer une langue kurde unifiée. Cette langue spécifique devait être la langue véhiculaire de la nation¹ à créer mais aussi le marqueur de la spécificité nationale. Toutefois, du fait de l'évolution séparée des différentes parties de la communauté linguistique kurde au sein de plusieurs États (Irak, Iran, Syrie, Turquie, URSS), du fait également des politiques linguistiques distinctes menées par ces États, l'unification linguistique ne s'est jamais réalisée. Compte tenu de la non réalisation de l'unification linguistique, à quoi renvoie aujourd'hui l'expression « langue kurde », communément utilisée ? L'objet de cet article est de repenser cette expression et d'analyser les enjeux extralinguistiques de la définition des langues.

La définition et la dénomination des langues recouvrent un enjeu politique : elles peuvent avoir des implications sur les définitions de la communauté sociolinguistique que le mouvement national kurde a tenté de définir comme nation. En effet, Billig (1997 : 32, 33) écrivait :

« More is at stake in drawing the boundary of a language than linguistics. The battle for hegemony which accompanies the creation of States is reflected in the power to define language [...] The common practices of naming languages tend to emerge through the struggles for hegemony ».

La nation kurde, comme la langue d'ailleurs, n'est pas un donné : elle est composée d'un ensemble d'individus adhérant consciemment et volontairement à une identité kurde ou kurdicité, construite sur certains « mythes » (O' Shea 2004) et attributs distinctifs plus objectivables, et qui transcende les identités infra kurdes². Comment une idéologie visant à la cohésion, au rassemblement, peut-elle s'accommoder de la diversité linguistique ? Quelles significations politiques recouvrent les représentations linguistiques ? C'est à partir d'un terrain en Turquie, aussi bien à Istanbul que dans les régions kurdes, essentiellement auprès de personnes (écrivains, éditeurs, linguistes, etc.) contribuant directement à l'élaboration et à la diffusion d'une langue standard³, que nous essayons d'analyser ici les différentes

¹ De manière générale, dans cet article, le terme de *nation* renvoie à une « communauté imaginée » ; elle peut exister sans forcément disposer d'un Etat.

² En effet, l'identité nationale est toujours un construit ; les personnes s'identifiant à cette identité s'identifient également à d'autres identités d'échelle inférieure, et parfois supérieure : on peut, tout en se sentant Kurde, se sentir de telle ou telle région, de telle ou telle confession, etc. Sur ce point, on se référera à Van Bruinessen (1994). L'auteur insiste sur l'existence d'identité « infra-kurdes » (linguistiques ou religieuses en particulier) qui peuvent être vécues en association avec l'identité kurde mais qui peuvent aussi parfois tendre à diviser le groupe kurde.

³ L'expression « langue standard » est assez souvent critiquée; en effet, on peut considérer que chacun s'approprie la langue et la pratique à l'échelle individuelle. Nous employons ici le terme en référence à « toute forme de langue qui fonctionne comme norme de référence, parce que reconnue dans une communauté linguistique en tant qu'étalon de correction »

représentations linguistiques mais aussi les pratiques linguistiques et politiques afin de reconsidérer l'objet langue kurde ainsi que l'enjeu des définitions linguistiques.

I. La langue kurde sur la scène politique turque.

Turcité des « dialectes » kurdes

La République turque, créée en 1923, prônant l'unité et la turcité du pays, construit son propre discours sur les Kurdes. Le peuple kurde, sa langue et son pays, le Kurdistan, sont niés. Les termes sont finalement interdits (les prononcer relève du crime). La pratique du kurde est fortement réprimée dès les années 1920 alors que le terme Kurdistan est remplacé par celui d'Est, puis d'Anatolie de l'Est et du Sud-est en 1942. La théorie de la Langue-Soleil est promue dans les années 1930. Visant à faire du turc la mère de toutes les langues, elle permet aisément de faire du kurde un « dialecte » du turc. Parmi d'autres organismes officiels ou quasi-officiels, l'Institut de Recherche sur la Culture Turque (*Türk Kültür Araştırma Enstitüsü*), fondé en 1961, publie un nombre considérable d'ouvrages sur la question kurde. Selon ces ouvrages, la langue kurde n'est pas une langue indépendante ; il s'agirait d'un ensemble de dialectes, d'origine turque, dégénérés après avoir été trop longtemps isolés dans les montagnes de l'Est du pays⁴. Les formes multiples seraient incompréhensibles entre elles. Dans les classifications linguistiques quasi-officielles turques, les dialectes (*lehçe*) kurdes, kurmandji et zazaki (*kirmançca* et *zazaca*) appartiennent aux dialectes anatoliens de l'Est du groupe osmanli du groupe du turc du Sud (*güney türkçesi*) (Cf. Annexe 1). L'idéologie dominante tendant à rattacher le système linguistique kurde au turc, tout en affirmant qu'il en est une déformation, il est possible d'affirmer, en reprenant Marcellesi (1981 : 9-10), que la langue kurde est satellisée au turc. La satellisation se fait, entre autres, par l'utilisation du terme dialecte. Ce terme fait aussi allusion à une variante locale de la langue (le turc de l'Est) et est constamment péjoratif.

Selon les discours officiels, ces dialectes, composés d'environ trois à cinq milles mots, d'emprunts essentiellement, n'auraient pas créé de littérature. En « démontrant » l'inexistence de la langue kurde, en n'en faisant qu'un agglomérat de dialectes locaux très pauvres, dégénérescences du turc, l'impossibilité d'enseigner, d'écrire et de publier en kurde est ensuite démontrée (Şerefoğlu & Türközü 1982 : 31, 91). En regard de ce discours, tous les « dialectes » kurdes sont, malgré leur multiplicité démontrée, unis : ils sont turcifiés, rabaissés, méprisés pour être finalement niés. Ainsi, l'article 3 de la loi n° 2932 du 19 octobre 1983, relative aux publications en d'autres langues que le turc stipule que « *la langue maternelle des citoyens turcs est le turc* ». Il est interdit mais aussi impossible d'utiliser d'autres langues premières car elles n'existent pas. Tous les parlers kurdes sont donc dans la même situation et le turc est reconnu comme l'idiome de chacun en Turquie.

(Knecht 1997 : 194). Notons que les Kurdes eux-mêmes utilisent cette expression de « standard » et peut-être plus souvent encore de « langue académique », en référence à une académie utopique.

⁴ Dès les années 1920 en effet, en Turquie, les Kurdes sont qualifiés de « Turcs des montagnes ».

Une langue en quête de reconnaissance

Beaucoup, même parmi ses locuteurs, ont alors dévalorisé et méprisé le kurde qui, de plus, ne rapporte que des ennuis⁵. Toutefois, certains facteurs ont profondément changé la donne. Au sein du peuple kurde comme au sein de l'opinion publique turque, les représentations sont en train de changer, bien que lentement. Ces changements qui s'amorcent depuis quelques années sont le fruit des travaux des intellectuels kurdes. Le renouveau linguistique kurde de la fin des années 1970 en Turquie avorte avec le coup d'Etat de 1980. Le poids de l'interdit durera jusqu'en 1991⁶. À partir de cette date sont publiés livres, revues et journaux en kurde. L'imprimé avance et veut avancer, par son existence même, la preuve de l'existence d'une écriture et d'une littérature kurde. Les télévisions émettant en kurde depuis l'Europe à partir de 1994 (Medya TV, Med TV puis enfin Roj TV) ont joué un rôle aussi important si ce n'est plus car elles touchent un public bien plus vaste. C'est grâce à ces médias que les Kurdes ont pu redécouvrir leur idiome, sa richesse, certains de ses mots. Ces médias ont également brisé les notions d'interdit et de peur qui étaient liées à cet idiome. Ils sont un appui moral à qui veut lire, écrire et parler en kurde : si le journal est vendu en kiosque, cela signifie qu'on peut le lire dans la rue ou chez soi, sans peur.

Récemment, le gouvernement turc, essentiellement motivé par la perspective d'adhésion à l'Union Européenne, a initié un certain nombre de réformes concernant les droits des populations kurdes, tout particulièrement, leurs droits linguistiques : autorisation de l'enseignement en kurde dans le privé ainsi que la diffusion de programmes dans les radios et télévisions d'Etat (août 2002), légalisation des prénoms kurdes (septembre 2004). Les lois changent, mais leur application est longue (Bozarslan 2003). Les premiers cours privés de kurde n'ont pu ouvrir leurs portes, après maintes difficultés, qu'au début de l'année 2004⁷. Les premières diffusions radiophoniques et télévisées en kurde sur Radio 1 et TRT 3 (radio et télévision d'Etat) ont eu lieu le 9 juin 2004, près de deux ans après le vote de la réforme : le kurde dispose de 40 minutes d'émission télévisée et de 30 minutes d'émission radiodiffusée par semaine. L'autorisation vient d'être donnée aux télévisions locales privées d'émettre des programmes en kurde (1^{er} janvier 2006).

À ces ouvertures juridiques manque la véritable reconnaissance de la langue kurde : les amendements d'août 2002 des lois n°2932 (relative à l'enseignement et à l'apprentissage des langues étrangères) et 3984 (sur la création et les émissions des chaînes de radio et de télévision) ne reconnaissent toujours pas l'existence de la langue kurde. En effet, ces textes ne mentionnent pas directement la langue kurde mais les « *différentes langues ou dialectes*

⁵ Pierre Bourdieu (1982 : 33-34) met bien en évidence le fait que les formes linguistiques non légitimes, sont plus encore dévalorisées, même inconsciemment, si l'on fait sentir que leur emploi ferme la voie à l'acquisition de tout capital, symbolique bien sûr, mais avant tout matériel.

⁶ En 1991, sous la présidence de Türgüt Özal, la loi n°2932 de 1983 relative aux publications en d'autres langues que le turc fut modifiée et permit alors l'usage des « *langues et dialectes locaux* » dans les enregistrements audiovisuels et dans les autres moyens de communication.

⁷ Il est important de noter qu'au courant de l'année 2005, les organisations kurdes qui avaient ouverts ces cours décident de les fermer, faute d'élèves mais aussi peut être faute de motivation.

que les citoyens turcs utilisent dans leur vie quotidienne » (Akin 2003). Par ailleurs, si les premières émissions en langue kurde ont été célébrées comme un moment historique, brisant le tabou pesant sur l'existence des Kurdes et de leurs langues, il n'existe toujours pas d'émission en kurde (*kürtçe*) mais uniquement en zazaki (*zazaca*) et en kurmanci (*kurmanci*).

Le flou concernant les statuts, définitions et potentiels de la langue kurde en Turquie sont encore grands. Ils sont certainement alimentés par ses caractéristiques actuelles : divisions « dialectales » accentuées par des politiques linguistiques internes et externes multiples ainsi que par le développement des langues dominantes (turc mais aussi arabe et persan). Cette pluralité et cette complexité prêtent donc à toutes sortes de représentations linguistiques sur lesquelles il convient de se pencher.

II. Centre et périphéries : les frontières mouvantes de la « langue kurde »

Pluralité des langues kurdes

Au XVI^e siècle, l'auteur du *Cherefname* (première histoire des Kurdes rédigée par un Kurde, en persan) écrit :

« La nation kurde se compose de quatre races dont la langue et les mœurs diffèrent entre elles. La première se nomme Kurmandj, la seconde Lore, la troisième Kalhor et la quatrième Guran » (Bitlisi 1870 : 27).

L'auteur divise la nation selon ses mœurs et langues. Les différents noms de ce qu'il appelle les races forment des noms de langues également : kurmandji, lori, gurani, kalhori. Le *Cherefname* pose la division des langues des Kurdes, et des Kurdes eux-mêmes, tout en affirmant l'existence d'une nation kurde. Le poète kurde Cigerxwin dans son poème *Kîme ez ?* (« Qui suis-je ? », 1973) reprend les termes du *Cherefname*.

Les travaux linguistiques offrent une autre vision. La première grammaire kurde est publiée en 1787 par Maurizio Garzoni à Rome. C'est le premier ouvrage d'une longue liste de travaux d'orientalistes et linguistes travaillant à la description et à la classification des langues (et/ou dialectes) kurdes – travail, précisons le, encore inachevé et toujours contesté-renégocié. Aujourd'hui, dans les classifications occidentales des langues, le *kurde* apparaît, en tant que langue iranienne nord occidentale. La scission de l'iranien occidental en branches septentrionale et méridionale a été démontrée, au début du XX^e siècle, par des linguistes tels que Antoine Meillet ou Oscar Mann, pour ne citer qu'eux. C'est alors que l'on retrace la généalogie de la langue kurde et que les descriptions des « dialectes » kurdes se multiplient (souvent sous forme de monographies)⁸. Selon la description de Meillet et Cohen (1981), le kurde est divisé en deux branches : les parlers méridionaux et le kurmandji. Le kurmandji est à son tour divisé en deux groupes : le groupe oriental ou méridional (correspondant aux

⁸ Présentant l'état des recherches, l'article de Minorsky (1927) montre que la classification telle qu'on la connaît actuellement est alors déjà bien avancée.

régions de Mukri et Senna en Iran, Suleimaniye en Irak) et le groupe occidental ou septentrional comprenant des parlers divergents (de Turquie, d'Arménie, d'Iran jusqu'au Khorassan dans l'Est iranien). Le gurani et le zaza constituent un groupe linguistique propre, de même famille, mais toutefois distinct du kurde. Les dialectes lori-bakhtiari ainsi que le kalhori, appartiennent au groupe sud-ouest des parlers iraniens (donc de famille différente de celle du kurde et du gurani – zaza) (Cf. Annexe 2).

Selon cette classification, les groupes linguistiques kurdes sont multiples, divisés en deux familles, l'une étant le kurmandji, l'autre étant multiple et non dénommée. D'autres classifications, excluant les parlers méridionaux, confondent la langue kurde avec le kurmandji (voir *infra*). Dans ce dernier cas, le terme « langue kurde » semble faire allusion au groupe Kurmandj dont parle le *Cherefname*, en excluant les autres langues et / ou populations citées par Bitlisi.

Kurmandj

Le terme Kurmandj est porteur de sens divers⁹. Toutefois, d'une manière générale, les termes Kurmandj et kurmandji sont les équivalents kurdes des termes *Kurd* et *Kurdî*, provenant de l'arabe, et désignant respectivement les Kurdes et leur langue. Les Kurdes (et avant tout les locuteurs du kurmandji) désignaient donc les Kurdes en général sous le terme Kurmandj. Les termes *Kurd* et *Kurdî* étaient plus fréquemment employés dans les régions du sud et de l'est du fait de la proximité géographique avec l'arabe et le persan. Le terme Kurmandj se développe donc dans la littérature kurde des débuts du nationalisme, à l'aube du XX^e siècle, pour désigner les Kurdes en général. Dans la revue kurdiste *Jîn* (n° 14, 1919), il est fait mention de *zimanê kurdî* (« langue kurde »), et indifféremment de *Kurmanc* ou de *Kurd* (Kurmandj, Kurde, dans le sens de « peuple »). Le terme kurmandji n'est cependant pas utilisé dans cette revue pour désigner la langue kurde en général. Ce terme est donc à prendre avec précaution. Il unit et divise à la fois : car, d'une part, tous les Kurdes peuvent être considérés comme des Kurmandjs et, d'autre part, les non locuteurs du kurmandji peuvent être exclus (ou se sentir exclus ou encore s'exclure) du groupe kurmandj voire de la kurdicité. L'exclusion, toutefois, n'a lieu qu'ultérieurement, avec la création des standards et la dénomination des langues. Et effectivement, à l'écrit, le terme Kurmandj n'est plus employé aujourd'hui en Turquie pour parler du peuple kurde dans son ensemble.

Faut-il inclure le zazaki dans le groupe des langues kurdes ?

La majorité des Kurdes originaires de Turquie sont locuteurs du kurmandji. Toutefois, une importante minorité est locutrice du zazaki¹⁰. Selon Meillet, cette langue n'appartient pas au

⁹ Il est en général nom de peuple. Mais, il peut faire référence parfois également à une certaine classe sociale (Van Bruinessen 1992 : 120-121).

¹⁰ La population zazaphone représenterait deux millions de locuteurs en 1977 (Andrews 1989 : 121), pour une population kurde estimée entre quinze et vingt millions en Turquie. Estimer le nombre de locuteurs de ces langues est plus difficile encore que d'estimer le nombre de Kurdes : on peut très bien ne plus ou n'avoir jamais parlé kurmandji et zazaki mais se définir comme venant de l'un ou l'autre groupe ; les langues se pratiquent, en outre, à des niveaux très divers. Ainsi, cette estimation n'est donnée qu'afin de visualiser le rapport entre ces

groupe kurde. Il est aussi de l'avis de la plupart des linguistes occidentaux et orientalistes de distinguer le kurde proprement dit du zazaki. Ainsi procèdent, dans un ordre chronologique, parmi d'autres, Soane (1913), Minorsky (1927), Mackenzie (1961). La plupart de ces auteurs évincent d'ailleurs également du groupe kurde les dialectes méridionaux mentionnés par Meillet. Seul le groupe kurmandji est donc reconnu par eux comme linguistiquement kurde.

Soane (1913 : V) ajoute cependant ceci de très important :

« *In stating the fact that these tribes [toutes les tribus habitant le Kurdistan qu'il a délimité p. iv] all speak the Kurmānġi language, which is the Kurdish language, mention must be made of the tribes which, living among the Kurds, have received the name Kurd and whose language – among Europeans and Turks – has been called a Kurdish dialect* ».

L'auteur fait ici mention des zazaphones. Il met en évidence la particularité de leur idiome (selon lui linguistiquement non kurde) tout en soulignant que ces tribus (et leur langue) ont été et se sont considérées comme Kurdes du fait de la proximité géographique, sociale voire ethnique de ces groupes. Les noms donnés à leur parler diffèrent selon les régions : *zazaki* est le nom donné à la langue par ses locuteurs à l'Est de Tunceli ; il a largement été repris par l'ensemble des Kurdes, locuteurs ou non ainsi que par les Turcs. Le nom *dimili* (ou *dimilki*) est utilisé par les locuteurs dans la région de Siverek en particulier. Il existe deux autres autodéfinitions significatives : *kirmanckî* (dans la région de Tunceli) et *kirdkî* (dans la région de Diyarbakir) (Blau 1989). Elles désignent le zazaki mais signifient aussi langue des Kurmandjs, langue des Kurdes¹¹. Ces dénominations semblent mettre en évidence l'adhésion des locuteurs du zazaki à la kurdicité. Si le zazaki, selon les linguistes mentionnés plus haut, n'appartient pas au groupe kurde, ses locuteurs peuvent néanmoins se considérer comme appartenant à la communauté culturelle et / ou politique kurde. En distinguant les deux parlers, les groupes eux-mêmes ou l'extérieur peuvent désirer insister sur les différences appartenances culturelles et / ou politiques. Le travail collectif *Ethnics Groups in the Republic of Turkey* distingue les groupes ethniques suivant : *Kurdes – Sunnites ; Kurdes – Alévis ; Kurdes – Yézidis ; Zazas – Sunnites ; Zaza – Alévis* (Andrews 1989). La langue est choisie comme l'élément ethnique distinctif essentiel. Le groupe zaza est, d'un point de vue ethnique, exclu du groupe kurde, ce qui peut être, mais n'est pas toujours pertinent. Cette frontière linguistique placée entre le kurde et le zazaki est entretenue ou déplorée. Le linguiste Fattah n'approuve ni ne réfute ce point de vue. Cependant il ne voit pas plus de raisons – linguistiques – de séparer le zazaki du groupe kurde qu'à l'y inclure. Il voit dans cette

langues. Par ailleurs, quasiment tous les locuteurs de ces langues pratiquent aujourd'hui le turc ; celui-ci étant la langue de l'école et de l'armée. Seules certaines femmes, n'ayant pas été scolarisées, sont encore aujourd'hui monolingues en kurde.

¹¹ Voir entre autres, le *Dictionnaire Zazaki-Turc* de Malmîsanij (1992). Selon cet ouvrage, *Kird* signifie d'abord Zaza puis Kurde ; *Kirmanc* signifie d'abord Zaza puis Kurmandj puis Kurde. Pour parler des locuteurs du kurmandji proprement dit, on parlera, en zazaki, de *Kirdas* et leur langue sera *kirdasi*. Le terme de *Kurd* fait lui référence à l'ensemble des Kurdes. Il n'existe pas, dans ce dictionnaire, un mot qui ferait clairement référence à la « langue kurde » ; ce mot, *kurdki*, est toutefois présent dans le dictionnaire publié en 2001 par les éditions Avesta à Istanbul.

exclusion une véritable tentative de « *remettre en cause* » la « *kurdicité* » des locuteurs du zazaki. Il écrit que le zazaki :

« *a été l'objet d'une déstabilisation rarement innocente quant à son appartenance qui a touché une infime partie de cette communauté gagnée par le doute. Mais l'essentiel de cette communauté est à juste titre fier de constituer une des parties du peuple kurde* » (Fattah 2000 : 64).

Exclure le zazaki du groupe des langues kurdes peut être une manière d'exclure de la kurdicité ses locuteurs. Ainsi, il existe même un petit mouvement nationaliste zaza qui se défend de toute kurdicité. Au sein de ce mouvement, Zaza est devenu nom de peuple, Zazaistan, un nom de pays ; les Kurdes seraient les envahisseurs, autant que les Turcs. Les revues *Ayre* puis *Piya* (bilingue zazaki / turc), publiées en Allemagne dans les années 1980 et 1990, sont les meilleures représentantes de ce courant. La revue a même présenté un alphabet *zazakî* différencié de l'alphabet *kurdkî* (kurde)¹².

L'exemple du zazaki nous permet de relativiser l'expression générique de « langue kurde ». Les frontières données par la linguistique ne coïncident pas toujours avec celles que se donne le groupe. Il y aurait, pour simplifier, un noyau kurde locuteur du kurmandji (selon Meillet), d'autres parlers kurdes divers et enfin des groupes linguistiquement proches du kurde mais non kurdes se considérant, en général, mais pas systématiquement comme Kurdes. Les frontières sont donc souples et mouvantes.

Le mouvement kurdiste qui se développe au début du XX^e siècle, face à un peuple qui use d'une multiplicité de variétés linguistiques, ressent le besoin d'une langue unifiée sur laquelle asseoir la nation à former¹³. La standardisation¹⁴ va t-elle avoir lieu et de quelle manière ?

III. Passage des dialectes aux langues : impossibilité de construire la langue kurde.

Langues et dialectes.

Langue et dialecte, termes éminemment politiques (Billig 1997 : 31-36), sont sans cesse utilisés lorsqu'on parle de la situation linguistique chez les Kurdes. Il convient donc de les expliciter.

« *Une langue est un dialecte qui a réussi politiquement* » (Calvet 2002 : 77). Rien, en effet, ne permet de différencier, d'un point de vue structurel une langue d'un dialecte. Dès ses origines,

¹² *Piya* n° 13, 1990, p. 64 : « *Nous, Alévis et Sunnites, de Gümüşhane à Adiyaman, de Sivas à Bitlis, nous sommes un peuple de 3 millions* ». Pour les rédacteurs de la revue, l'identité linguistique prime sur l'identité religieuse. L'éditeur de la revue, Ebubekir Pamukçu, a parfois été considéré comme un agent turc essayant de diviser la nation kurde.

¹³ *Jîn*, 1919, n° 14 : 640 -642. Dans la revue, le peuple est nommé « Kurmandj » ou « Kurd », les dialectes « zarav » ou « patois » et la langue unifiée « zimanê yekbûyî ».

¹⁴ Nous utilisons ici la notion de standardisation dans le sens élaboré par Haugen (1966). Ce processus connaît quatre aspects : sélection de la norme, codification de la forme, élaboration de la fonction et acceptation par la communauté.

la linguistique ne peut distinguer ces deux termes (De Saussure 1995 : 278). La distinction, en effet, ne peut se trouver ailleurs que dans les domaines sociaux ou politiques, domaines que la linguistique générale ne prend pas en compte. La différence entre langue et dialecte réside dans le statut, forcément acquis (Calvet 2002 : 68). En effet, la langue est un artéfact.

Pour que le dialecte acquière le statut de langue, il faut créer une norme linguistique, un alphabet, des règles phonologiques, grammaticales, opérer un choix lexical. Il faut également consacrer à ce dialecte l'ensemble des fonctions sociales ou, du moins, les fonctions de prestige : utilisation dans l'administration, l'éducation, les médias, la culture. L'écriture et la littérature sont les meilleures créatrices et véhicules de la norme. Elles en sont également les meilleures représentantes. Le dialecte, pour être véritablement érigé en langue, doit se répandre, transcender les formes linguistiques régionales, se développer quantitativement. La langue est une forme supra-dialectale. La volonté de construction d'une langue naît souvent avec la construction de la nation mais la réalisation réelle et la diffusion de la langue ne peut se faire qu'avec l'acquisition du pouvoir politique.

Une population telle que la population kurde, sans État, divisée par de fortes frontières internationales, subissant et menant des politiques linguistiques différentes, peut-elle avoir une langue au sens propre, unifiée et utilisée comme outil de communication, instrument de prestige politique et culturel ?

Construction de standards linguistiques kurdes. Vers la cristallisation des divisions linguistiques ?

Au XX^e siècle, se pose pour les nationalistes kurdes le problème de la langue nationale face à la multitude des variétés régionales. La revue *Jîn* (n° 10, 1919 : 489-494), annonce la création d'un *Groupe kurde pour la diffusion du savoir et des éditions*. Les premiers points du programme du groupe sont relatifs à la langue. Il n'y est encore question ni de standardisation ni d'unification : le groupe propose de donner des leçons de « kurde », d'imprimer un dictionnaire « kurde », de collecter des proverbes dans lesquels tous les « dialectes » (ils ne sont jamais nommés – peut être en effet n'ont-ils pas encore de noms, si ce n'est les noms des régions dans lesquels ils sont parlés) auraient leur place et d'imprimer des grammaires. Le groupe, qui sera interdit quelques mois plus tard, ne concrétisera pas ses projets. Le Kurdistan ne verra pas le jour et la question linguistique va se développer séparément, au sein de chacun des pays entre lesquels les Kurdes ont été divisés.

C'est principalement en Irak qu'a lieu un véritable processus de standardisation linguistique, permis par un climat politique relativement tolérant. Le kurde devient une langue d'enseignement, d'édition et d'écriture. Le parler de la région de Suleimaniye, assez prestigieuse car ayant produit une littérature écrite, est choisi comme base et devient une langue. Ce parler est appelé soran (Hassanpour 1992). Ainsi la rupture s'opère au sein de la communauté linguistique kurmandj. En effet, le kurmandji oriental, dès lors qu'il est nommé sorani, est différencié. Par ailleurs, la normalisation dont il fait l'objet va accentuer et

instaurer la différence. Le kurmandji est alors tronqué de ses parlers sud et le terme demeure pour désigner le kurmandji occidental uniquement. À partir de ce moment, le terme « Kurmandj » ne peut plus vraiment désigner, sans prêter à confusion, tous les Kurdes.

Ce processus de standardisation se fait à l'intérieur des frontières irakiennes et ne touche pas les Kurdes de Turquie. En Turquie, la standardisation a lieu plus lentement et d'abord à l'extérieur du pays, du fait de la négation et de l'interdiction totale de la langue kurde. C'est une variété locale de la région de Cezire (frontière turco-irakienne) qui est utilisée comme base pour la formation d'un (autre) kurde standard qui sera appelé kurmandji¹⁵. Il y a au moins deux explications plausibles à l'utilisation de cette variété. D'une part, la région a vu naître de nombreux, voire les plus importants poètes et hommes de lettres kurdes : il existe une tradition littéraire dans la région. D'autre part, une famille d'activistes nationalistes kurdes importante descend de la famille princière de Cezire, les Bedir Khan. Ce sont eux qui ont travaillé à la construction de la langue kurde et en particulier Celadet Bedir Khan. Avec eux, un autre dialecte s'est érigé en embryon de langue. Néanmoins, cette langue n'a acquis, en Turquie, aucune fonction officielle, aucune fonction de prestige (interdiction de la pratique orale de la langue et quasiment aucune publication jusqu'en 1991, absence d'écoles, de médias, etc.). Ainsi, les dernières étapes du processus de standardisation décrit par Haugen (élaboration de la fonction et acceptation par la communauté) sont encore à réaliser. Ce standard n'a pu s'imposer et dépasser les différences linguistiques régionales. Celles-ci demeurent en Turquie. On reconnaît aisément l'origine géographique de chaque Kurde selon son parler. Ces parlers permettent toutefois relativement bien l'intercompréhension.

La langue standard et la langue vernaculaire

En Turquie, le kurde a donc été partiellement standardisé (sélection de la norme, codification de la forme). La très faible diffusion de cette variété standard a créé un écart relativement important entre cette variété et les variétés locales et orales du kurde¹⁶. Cet écart est plus marqué aujourd'hui que l'écart entre parlers locaux. En effet, l'écart entre deux variétés locales n'est, si l'on peut dire, qu'un écart géographique (parfois accentué dans les représentations que les locuteurs se font de leur langue comme référent identitaire régional) ; l'écart entre une variété locale et la variété standard, véhiculée par l'imprimé, a, en Turquie, où le kurde a longtemps été interdit, une autre signification : c'est un écart social, culturel, politique. Celui qui parle la langue standard l'a appris par lui-même, en autodidacte, par

¹⁵ D'après une communication personnelle de Michael Chyet, c'est dans la seconde moitié du XX^e siècle, après les travaux de MacKenzie, qu'apparaissent les termes de « kurmandji » et « sorani » dans leurs significations actuelles.

Aucun acte officiel ne donne les noms de kurmandji ou sorani. Lorsque ce qu'on appelle aujourd'hui le kurmandji standard est décrit dans les années 1930 par Celadet Bedir Khan, il est nommé indifféremment kurmandji ou kurde et il est encore, à l'époque, pensé comme une base à une langue kurde unique et unifiée. Cette langue est codifiée et décrite dans la revue *Hawar*, publiée à Damas dans les années 1930-1940 par Celadet Bedir Khan. Sur ce point voir Tejel (2004) et Scalbert-Yücel (2005 : 185-196).

¹⁶ Cet écart est tout à fait caractéristique du processus du développement d'une langue nationale (Guxman 1968).

engagement. Son engagement est facilement reconnaissable à sa maîtrise de l'écrit ou simplement à sa façon de parler (termes, accent, etc.). L'utilisation de la langue kurde standard est toujours un acte politique ce que n'est pas toujours l'utilisation de la variété locale et non normée.

Le travail de recherche et de création littéraire en kurde a été initié par les Kurdes de Turquie à l'extérieur du Kurdistan. Une importante diaspora « littéraire » s'est constituée en Europe, après le coup d'Etat de 1980 en particulier. C'est elle qui a propulsé les travaux littéraires en langue kurde et elle ne sera relayée que plus tard par les Kurdes en Turquie (Scalbert-Yücel 2005 : 282-315). Ceci a donné lieu à une forme de représentation étonnante, mais pourtant pertinente. Le kurmandji dit standard était souvent perçu, en Turquie, par les non lettrés (en kurde), comme une forme extérieure au pays, un « kurde d'Europe ». Les médias kurdes, les écoles, l'édition et le journalisme se sont développés en exil et surtout en Europe (Allemagne – Suède). Il n'est donc pas étonnant d'entendre parler de « kurde de l'extérieur » (ou encore « kurde de la télévision »), en opposition au kurde du Kurdistan, local et souvent lié à l'oralité. La distance spatiale se surimpose à la distance langagière.

Les travaux de standardisation ont été réalisés par différents groupes kurdes, à différentes périodes et dans différents pays. La langue kurde de référence n'étant pas unique, on peut affirmer que différentes langues kurdes se sont cristallisées. La standardisation et, avec elle, la dénomination des langues, semblent avoir créé un écart (au moins symbolique) entre les différentes langues kurdes (sorani, kurmandji, zazaki)¹⁷. En Turquie, où la diffusion des standards est limitée, les variétés standard se distinguent également des variétés locales, au moins sur le plan des valeurs.

La multitude des variétés est un fait reconnu, parfois mal accepté au sein du mouvement national. En réaction, peut-être, certains discours et attitudes se développent, qui tendent à rapprocher les différentes langues kurdes.

IV. Vers l'unification des langues des Kurdes en Turquie ?

Les discours unificateurs sur les langues.

L'exemple du zazaki est ici encore utile. C'est, en Turquie, une variété locale du kurmandji qui a été érigée en langue standard¹⁸ ; le kurmandji a été en direction de l'ensemble des Kurdes de Turquie y compris des zazaphones. Quelle est donc la place du zazaki ? Bien que jamais

¹⁷ Cet écart tend peut être à s'atténuer au Kurdistan irakien où l'on trouve des locuteurs du kurmandji et du sorani. La langue journalistique par exemple semble tenter de rapprocher kurmandji et sorani. Des études de terrain restent à mener.

¹⁸ La forme standard du zazaki commence à être élaborée en exil, après le coup d'Etat de 1980, par une poignée d'intellectuel kurde. La revue *Tîrej* (1979) avait cependant initié ce travail en Turquie. Le chercheur Malmîsanij est une des personnes qui a beaucoup travaillé à la normalisation du zazaki.

nié, le zazaki se retrouve toujours dans une situation marginale, en situation de langue dominée finalement. Il n'existe, en zazaki, contrairement au kurmandji, qu'une œuvre classique¹⁹. Les locuteurs du zazaki sont numériquement minoritaires, géographiquement dispersés parmi les kurmandjophones et parlent souvent le kurmandji (l'inverse ne se vérifiant que beaucoup plus rarement). Ceci explique en partie cette position de domination. Aujourd'hui, en Turquie, les éditions *Tîj* et *Vate* sont les seules éditions prolifiques en zazaki (pour une dizaine de maisons kurmandji). Environ cinquante titres en zazaki ont été publiés en Turquie pour un total d'environ quatre cents titres en kurmandji (entre 1991 et 2004) et seule une revue, *Vate*, est publiée en zazaki. Quasiment toutes les revues publiées en kurmandji consacrent une page au zazaki ou publient quelques poèmes ou nouvelles en zazaki. Il en est de même pour les maisons d'éditions kurdes : chacune, sans exception, a édité au moins un livre en zazaki. Ce geste est symbolique : il permet d'unifier kurmandjophones et zazaphones, d'inclure les zazaphones dans le groupe des kurdophones. Il est aussi hégémonique : le zazaki est en quelque sorte satellisé au kurde. De même, l'utilisation du terme *kirmancki*, plutôt que des termes *zazaki* ou *dimili*, insiste sur le fait que les Zazas sont des Kurdes. Ces phénomènes permettent d'inclure les locuteurs du zazaki dans le groupe des kurmandjophones (qui deviendrait, en Turquie, l'équivalent de kurdophones) plus vaste et de mettre en évidence l'unité du groupe.

De manière similaire, nombre d'auteurs kurdes utilisent les expressions de *kurmanciya jorê* (kurmandji du nord) et *kurmanciya jêrê* (kurmandji du sud) pour désigner respectivement le kurmandji actuel et le sorani (Cf. Annexe 3). Les langues sont à nouveau réunies sous le terme *kurmandji*, gommant les différences linguistiques réelles, aujourd'hui certainement amplifiées par des mouvements de standardisation séparés. D'autres auteurs parlent et usent du *sormandji*, tentative de langue hybride utilisant la structure grammaticale du kurmandji et un lexique fortement teinté de sorani.

Ces problèmes de définition et de vocabulaire sont révélateurs de la difficile appréhension du problème des langues ou de la langue nationale, de la difficile acceptation d'un peuple aux langues multiples. Après presque cent ans d'histoire de normalisation linguistique, on ne peut toutefois plus nier la diversité. Au fil du temps, cette diversité s'est construite, renforcée et assise (du fait du développement de standards) et semble devenir la norme. Aujourd'hui, il semble difficile, d'un point de vue linguistique, d'unifier les différentes composantes de la langue kurde ou d'en choisir une comme langue unique du peuple²⁰. En général, dans la littérature kurde contemporaine en Turquie, on parle de langue kurde (*zimanê kurdî*) et de

¹⁹ Le *Mewlûd* de Mollah Ahmedê Khasi (fin XIX^e).

²⁰ Notons toutefois que la question de l'unification linguistique est à nouveau d'actualité (libéralisation en Turquie, nouveau contexte au Kurdistan irakien et ouverture des frontières). Lorsque des Kurdes de différents pays et de différentes langues se rencontrent, la question de l'unification de la langue resurgit : lors des premières Journées Littéraires de Diyarbakir, organisées par la mairie en novembre 2003 et réunissant des Kurdes des différentes parties du Kurdistan, cette question était sur les lèvres de tous. Lors des troisièmes Journées littéraires de Diyarbakir organisées en 2005, une conférence est organisée sur le thème de la standardisation de la langue kurde. Les nouvelles conditions dans la région apportées par la dernière guerre en Irak pourraient avoir des conséquences importantes sur la langue kurde.

dialectes (*zarav*) kurmandji, sorani, zazaki, etc. Le terme dialecte est utilisé car il insiste sur la proximité, sur une appartenance commune et atténue la division (Billig 1997 : 35). L'utilisation du terme dialecte, que l'on trouve dans la littérature kurdiste, permet d'apparenter les trois langues kurdes citées ; il permet éventuellement une nouvelle classification linguistique en élargissant la famille des langues kurdes (cf. Annexe 3).

Le terme dialecte est souvent employé par les linguistes : le sorani désigne les dialectes méridionaux (ainsi que la forme standard nommée sorani) ; le kurmandji désigne les dialectes septentrionaux (ainsi que la forme standard nommée kurmandji). Selon les linguistes, le zazaki n'est pas un dialecte kurde. L'usage que les militants kurdes font du terme dialecte est donc souvent linguistiquement faux ; son usage est néanmoins, socialement souvent justifiable. Si nous préférons parler de *langues*, c'est moins pour insister sur la division et sur la différence que pour insister sur les processus de standardisation qui ont été menés au cours du XX^e : c'est en effet trois langues (kurmandji, sorani, zazaki) qui, à partir de variétés locales, ont été (et sont encore) normalisées comme les langues du peuple kurde. La meilleure image en est le trilinguisme affirmé de la chaîne de télévision Medya TV. Salih Akin (1997) a parlé d'une langue kurde à la « structure polydialectale ». Même si nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec le choix du terme dialecte, l'expression a l'avantage de refléter la diversité : le terme kurde serait générique et l'on saurait qu'il ne correspond à aucune forme linguistique particulière mais à, au moins, trois formes plus ou moins codifiées, qu'il convient toujours de préciser.

On peut donc dire que les Kurdes ont plusieurs idiomes, et que ces idiomes, d'un point de vue linguistique, ne sont pas tous kurdes. Les discours sur ces idiomes sont multiples et parfois contradictoires, appuyant toujours un discours et des ambitions politico-identitaires. Enfin, de fait, une autre langue est employée par les Kurdes de Turquie, gommant elle aussi à son tour, les différences linguistiques parmi les Kurdes.

Le turc, une langue kurde ?

L'interdiction des parlers kurdes ainsi que leur négation pendant de longues années ont fortement marqué les pratiques linguistiques, tout autant que les représentations. La négation était un préalable nécessaire à la turcification, à l'assimilation. L'accent fut porté sur la langue : l'enseignement en langue turque a été propulsé, via la créations d'écoles et les instituteurs envoyés au Kurdistan. L'exil vers les régions turcophones fut massif, les zones rurales souvent vidées (via la destruction de villages, en particulier pendant les années 1990). Si l'essentiel du travail de redécouverte et de réappropriation de la langue kurde s'est fait en exil, pour beaucoup l'exil signifie assimilation linguistique. Les plus grandes villes kurdes de Turquie se trouvent à l'extérieur du Kurdistan, Istanbul en tête, avec plusieurs millions de Kurdes. Néanmoins, le kurde –sauf dans certains cercles bien choisis²¹– y est peu pratiqué et

²¹ Milieu populaire familial, voire féminin, d'immigration récente et certains milieux intellectuels kurdes, préoccupés par les questions linguistiques. Les langues kurdes parlées dans ces milieux sont très différentes les unes des autres (respectivement variantes locales et standard).

se mêle de turc. Sans que, pour autant, la kurdicité ne disparaisse. Une personne d'origine kurde peut, en effet, ne pas parler un mot de kurde et être un fervent nationaliste ; on peut ne pas comprendre un mot de zazaki et se dire Zaza ou Kurde zaza. Cette apparente contradiction est significative. Eastman & Reese (1981) parlaient « *d'associated languages* » pour faire référence à ces langues, toujours associées à une identité ethnique. Pour eux, associer son identité ethnique à une langue est un phénomène systématique mais ne signifie pas que l'on parle cette langue. Les façons d'associer les deux éléments sont diverses. Savoir que la langue existe, connaître son nom, en connaître quelques mots, cela peut suffire à l'identification. En Turquie, la langue turque est devenue la principale langue véhiculaire des Kurdes, gommant la diversité linguistique, sans cependant forcément faire disparaître la kurdicité : la langue associée est une des multiples variétés du kurde.

De plus, la dominance linguistique écrasante du turc, ne permettant pas ou très difficilement le développement quantitatif et qualitatif d'un standard kurde ni du nombre de ses locuteurs, menace fortement l'existence de la langue kurde. Ainsi l'assimilation linguistique serait, si les moyens de la mesurer étaient donnés, tout à fait considérable, en particulier dans les grandes villes de l'Ouest mais aussi de l'Est de la Turquie. De nombreuses personnes se disant Kurdes pratiquent le turc comme langue première. On peut dire alors que l'assimilation linguistique est un succès ; pas forcément l'assimilation culturelle et / ou politique.

Conclusion

Malgré les diversités linguistiques, les Kurdes nommaient souvent leurs parlers d'une même manière, en faisant référence aux Kurdes ou aux Kurmandj ; ils semblaient ainsi s'accorder sur une identité commune. L'expression « langue kurde » recouvre alors une certaine réalité bien qu'elle renvoie plutôt à la singularité du groupe de locuteurs (de variétés proches mais diverses) qu'à celle de la langue véritablement. Les variétés linguistiques que les Kurdes utilisaient étaient multiples ; avec les mouvements de standardisation séparés, les différences se sont accrues et les dénominations des langues ont changé, marquant et représentant une division ; ceci alors que les nationalistes kurdes auraient souhaité une langue nationale unique. En outre, la diffusion massive de la langue dominante en Turquie a encore ajouté une langue aux multiples langues des Kurdes, le turc. Bien mieux outillée que les langues kurdes, la langue officielle de la Turquie est devenue la langue véhiculaire et première de beaucoup de Kurdes. Il semble que la kurdicité puisse, pour un temps au moins, vivre sans ses langues. Mais pourra t-elle résister à plusieurs générations de Kurdes turcophones ?

Ainsi cette étude des langues des Kurdes en Turquie nous invite à repenser, de manière plus générale, les relations qu'entretiennent langue et identité, en particulier chez les populations aux langues plurielles.

BIBLIOGRAPHIE

- Akin S. (1997), « Désignation d'une langue innommable dans un texte de loi – le cas kurde dans un texte de loi turc », in Tabouret-Keller A. (1997), *Le nom des langues I : les enjeux de la dénominations des langues*, Louvain la neuve, Peters : 69-79.
- Akin S. (2003), « Les lois du 3 août 2002 du parlement turc sur l'autorisation de l'enseignement privé du kurde et des émissions audiovisuelles en kurde », *Études Kurdes*, n° 5 : 57-62.
- Andrews P. A. (1989), *Ethnic Groups in the Republic of Turkey*, Wiesbaden, L. Reichert.
- Billig M. (1997 [1995]), *Banal Nationalism*, Londres, Sage.
- Bitlisi C. (1870 [1598]), *Cherefname ou les fastes de la nation kurde*, St. Pétersbourg.
- Blau J. (1989), « Gurânî et Zaza », *Compendium Linguarium Iranicarum*, Wiesbaden : 336-341.
- Blau J. (1996), « La Réforme de la langue kurde », in Fodor I. & Hagège C. (dirs.), *La réforme des langues*, Hamburg, Buske Verlag, t. 4 : 63-85.
- Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- Bozarslan H. (2003), « Quelques notes sur un « non - sujet » : la question kurde et la candidature turque », *CEMOTI*, n° 36 : 91-103.
- Calvet L.-J. (2002 [1974]), *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
- Cigerxwin (1993 [1973]), *Kime Ez Diwana Sisêyan. Ronak Diwana Çaran*, Istanbul, Deng.
- De Saussure F. (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Eastmann D.-M. & Reese T. C. (1981), « Associated language: how language and ethnicity are related », *General Linguistic*, n° 21, vol. 2: 109-116.
- Fattah I. K. (2000), *Les dialectes kurdes méridionaux. Étude linguistique et dialectologique*. Louvain, Peters.
- Guxman M. M. (1968), « Some general regularities in the formation and development of national languages », in Fishman J. (ed.), *Readings in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton : 773-6
- Hassanpour A. (1992), *Nationalism and Language in Kurdistan 1918-1985*, San Francisco, Mellen Research University Press.
- Haugen E. (1966), « Dialect, Language, Nation », *American Anthropologist*, vol. 68, n° 6 : 922-935.
- Izady M. R. (1992), *The Kurds: A Concise Handbook*, London: Taylor and Francis.
- Jîn (1985-1988 [1918-1919]), Uppsala, Deng, 5 t. (édition transcrite et commentée par Bozarslan M. E.).
- Knecht P. (1997), « Langue standard », in Moreau M.-L. (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Spritmont, Madaga : 194-197.
- Mackenzie D. N. (1961), *Kurdish Dialect Studies*, Oxford, Oxford University Press.
- Malmîsanij (1992), *Ferhengê Dimilki-Tirki (Dictionnaire zazaki-turc)*, Istanbul, Deng.
- Marcellesi J. B. (1981), « Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches », *Langages*, n° 61 : 5-11
- Meillet A. & Cohen M. (dirs.) (1981), *Les Langues du monde*, Paris, Genève, Slatkine.
- Minorsky V. (1927), « Kurdes », *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, E. J. Brill : 1196-1219.
- Scalbert-Yücel C. (2005), *Conflit linguistique et champ littéraire kurde en Turquie*, Paris, Thèse de Doctorat, Paris IV.
- Soane E. B. (1913), *Kurdish Grammar*, Londres, Luzac & Co.
- Şerefoğlu Ş. K. & Türközü H. K. (1982), *101 Soru'da Türklerin Kürt Boyu* [La tribu kurde des Turcs en 101 questions], Ankara, TKEA.
- O Shea M. T. (2004), *Trapped Between the Map and the Reality. Geography and Perception of Kurdistan*, Londres, Routledge.
- Tejel J. (2004), *Le mouvement national kurde sous le mandat français (1920-1945)*, Paris, Thèse de doctorat, EHESS.
- Van Bruinessen M. (1992 [1978]), *Agha, Sheikh and the State*, Londres, Zed Book.

Van Bruinessen M. (1994), « Nationalisme kurde et ethnicités intra-kurdes », *Peuples méditerranéens*, n°68-69 :11-37.

Vate (2001), *Türkçe – Kirmancca Sözlük* [Dictionnaire turc - zazaki], Istanbul, Avesta.